

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 31 (1994)
Heft: 1194

Artikel: Notes de détention : une prison à l'ancienne
Autor: Bory, Michel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1009687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une prison à l'ancienne

Alors qu'on parle de «SuperBochuz», le projet de pénitencier intercantonal VD-GE, nous publions des extraits de notes de prison de Michel Bory, journaliste, cinéaste, auteur dramatique, qui fit un passage dans une annexe des EPO, démolie aujourd'hui, et qui a cédé la place à la maison d'arrêts et de préventive, dotée tout récemment de 40 cellules préfabriquées.

REPÈRES

Extrait de *Les Prés Neufs* (Notes de détention, 1981), inédit.

Michel Bory avait été condamné à quatre mois de prison pour refus de servir. A l'heure de la délinquance dure, ces lignes racontent une prison sans barreaux, sans cellules, avec des gardiens pépères et des pensionnaires inoffensifs.

– On va vous mettre aux Prés Neufs. Pas de barreaux aux fenêtres! Si vous voulez vous échapper et passer la frontière, moi...

J'ai honte de ne pas me sauver quand un gardien modérément galonné (mais avec cinq étoiles d'ancienneté: 25 ans!) m'emmène dans sa voiture personnelle hors de l'enceinte de sécurité, aux Prés Neufs, annexe du pénitencier. Terriblement miné d'arriver dans ce bâtiment à un étage qui n'est même pas une vraie prison, mais plutôt un asile pour vieux alcoolos. Ça sent l'asile, la couverture rassise, la savate cuite. Toiles d'araignées dans la grande chambre où l'on me mène mollement. J'ai insisté pour être seul, disant que je ronflais et que je tapais à la machine: la maison va être transformée dans un mois ou deux; tout sera abattu. Alors on m'a ouvert une chambre que déjà on n'utilisait plus.

Horreur: le réfectoire. Je vois des bagnards courbés sur l'écuelle. Ils mangent et se taisent, tassés comme des sacs de pomme de terre. Je reflue en chambre.

Et cette manie qu'ils ont, tous, de répéter dix fois des bouts de phrases: «Le thé, ici, c'est le rouquin... Tu veux un coup de rouquin?... C'est comme ça; le thé, ici, c'est le rouquin... Ouais, – si seulement il avait le goût du bouchon!»... Tristesse... Des moustiquaires aux fenêtres pour déconseiller les évasions. Trouant la moustiquaire, en une demi-heure de pas de course, je serais dans les collines, chez ma copine de Suchy. Mais je découvre que, sans barreaux, on ne peut pas s'enfuir. Par manque de pression (dépression?). Je n'ai plus l'élan de redevenir errant aux abois. Et on ne peut pas faire semblant de s'enfuir...

Le grand-père, chargé du balayage des chambres de l'étage, dit Coucou. Il cherche les minons sous mes quatre lits. Je lève les jambes pendant qu'il passe le plumeau. Dix fois, il fait mine de repartir, va jusqu'à la porte, ricane, revient: «Comme je suis arrangé!... Ils m'ont séché un poumon en voulant me guérir contre la tuberculose. J'avais pas pris mes pilules à Noël. Retour à Sylvana, quatre mois.» Ex-gypsier-peintre, 74 ans.

Il a repéré d'autres minons. Il hoche la tête, tousse. Il reviendra plus tard. La moustiquaire! D'un coup de poing rageur je l'ai expédiée avec son cadre au bas de la façade. Les moustiquaires datent-elles du temps où il y avait encore des marais – du paludisme? – dans la Plaine de l'Orbe? Y a-t-il encore des moustiques en été?

Mais l'été prochain, les Prés Neufs seront révolus.

Mardi 24 février. TV: coup d'Etat en Espagne. Les gars attendent dans la morgue le jeu de 20 heures. Ils vont répondre aux questions du meneur de jeu plus vite que les participants à l'émission; j'entends fuser des «César», «le Petit-Prince», «Marignan, 1515»!... Toute une vieille culture est prête à dégorger de ces masses tassées dans la fumée bleue que j'avais prises à tort, le premier jour, pour des sacs de pomme de terre.

20 mars. Quand un type part des Prés Neufs en congé ou «définitivement», on sait déjà qu'il reviendra, ramené par les flics, l'air tout chose, avec une histoire incroyable: Carotte rossé par des gangsters qui lui piquent 25 000 francs hérités de sa mère morte trois fois la même année! Le Préfet qui revient sans ses dents pour avoir voulu rétablir l'ordre dans un train!... Mais celui qui était parti pour Vevey la semaine passée en faisant des adieux «pour de bon, cette fois», est revenu comme si de rien n'était. Un jeune.

31 mars. Colonie de Bochuz, cellule d'isolement. Les Prés Neufs, c'est fini. Je n'ai pas eu le temps de dire au revoir à personne. La voix du gardien-chef m'a appelé d'en bas alors que je m'étais endormi sur une page de Benjamin Constant. Je voulais finir le chapitre, je voulais demander à Dessauge son adresse aux Canaries, dessiner le château de Champvent et l'Oppidum de Suchy, faire le portrait du préposé au réfectoire, je voulais donner mon sac de voyage au vacher interné depuis 20 ans qui était venu plusieurs fois le regarder sur mon étagère.

– Bory, grouillez! Sinon vous irez à pied!

Je voulais m'échapper... Je m'assieds sur le char à pont avec ma valise et ma machine à écrire. Je ne me suis pas échappé, et ceux qui sont avec, sur le char, jambes pendantes, ne sont même pas mes copains, puisque j'ai refusé de suer avec eux aux travaux des champs et que je n'ai jamais joué aux cartes au réfectoire. Je vois passer le Sphinx, cramoi, dans la voiture de son tuteur, qui ne tourne pas la tête, absorbé par son destin, effrayé par les cahots du chemin vicinal.

Ça me fait de la peine de partir sans avoir revu Coucou. Benjamin Constant a vu juste: *misérable* est le mot... (Adolphe: «... et telle est la bizarrerie de notre cœur misérable que nous quittons avec un déchirement horrible ceux près de qui nous demeurions sans plaisir...») ■